

## Les Barrières de la Langue

*Les nuages, c'est bien connu, ignorant les frontières, notre profession ne saurait se satisfaire des limites de l'Hexagone et a de multiples implications internationales. Entre l'OMM, l'OACI, le PNUD, la coopération européenne COST, les coopérations bilatérales (Allemagne, URSS)*

Les faits que je vais rapporter relèvent heureusement, plus du cocasse que du tragique.

Comme dans mon dernier papier on m'a reproché en souriant (n'est-ce pas Pierre Chaillot) d'avoir attendu la dernière ligne pour dire "quand" tout cela s'était passé, j'indique tout de suite qu'on est en 1955 et pour être précis, au milieu de l'été. Tout se passe en Israël où j'effectuais une mission d'assistance technique de trois mois.

A cette époque, l'assistance technique qui, plus tard, avec le PNUD, allait prendre une place si grande, en était à ses tout premiers balbutiements. Les objectifs de la mission, tels que définis par le responsable<sup>1</sup> de l'assistance technique de l'OMM étaient très simples :

- Installer une station de radiosondage et de radiovent.
- Former les opérateurs et le personnel de maintenance.

L'exécution de ce programme s'effectuait tout à fait normalement : le planning était tenu et depuis quelques jours les sondages étaient régulièrement effectués. Je ne pouvais que me réjouir d'une pareille situation. Ma totale inexpérience de l'assistance technique m'avait fait trouver tout à fait normal d'avoir en face de moi des élèves ayant une formation suffisante pour tirer profit de mon enseignement. Une situation que des expériences ultérieures allaient m'obliger à considérer tout à fait inhabituelle et à faire de cette mission en Israël une mission complètement à part de celles que j'ai eu l'occasion de faire par la suite.

À part, oui, mais pas seulement pour cette raison.

Donc tout allait bien et c'est sans arrière pensée que j'acceptai une invitation à une réception donnée je ne me souviens plus en l'honneur de qui ou pour quelle raison. Ce dont je suis certain, par contre, c'est qu'elle devait être importante, le responsable de la petite équipe des experts des Nations Unies ayant tout particulièrement insisté pour que chacun de nous y soit présent. En fait il s'agissait d'une de ces grandes réceptions très officielles où l'on s'ennuie ferme en échangeant des propos sans importance. Dans cette foule, je me sentais quelque peu perdu. D'autant plus perdu que j'avais le sentiment d'être le seul francophone de cette assemblée dans laquelle les langues pratiquées étaient essen-

*etc..., nombreux sont, parmi nous, ceux qui ont eu, dans ce domaine, des activités soutenues, génératrices de multiples souvenirs.*

*Des souvenirs parfois sérieux, voire tragiques, mais aussi drôles et même cocasses. Puissent ces quelques lignes les inciter à nous en faire part.*

tiellement l'anglais et l'hébreu. L'anglais passe encore, avec quelqu'un ni chauffeur de taxi de l'Oklahoma, ni australien de Sydney, je pouvais envisager une conversation sur la pluie et le beau temps, mais l'hébreu ... pour moi, restait de l'hébreu. Aussi est-ce avec un certain soulagement que je vis s'avancer vers moi le responsable des experts dont j'ai précédemment parlé. Il était Anglais, parlait une langue distinguée et facile pour un Français. En plus, ce qui ne gâtait rien, c'était un chic type. Il avait su, dans nos réunions où tout le monde parlait anglais, agir avec suffisamment de tact pour que mes insuffisances dans la langue de Shakespeare ne soient ni infâmant, ni traumatisantes. Il s'avança vers moi et avec son habituel sourire me dit : " Le Commandant de la Commission d'armistice<sup>2</sup> souhaiterait vous rencontrer ".

La Commission d'Armistice, j'en avais entendu parler ; à l'époque, il était tout à fait impossible de passer ne serait-ce que quelques jours en Israël, sans en avoir entendu parler. Presque tous les matins, les journaux faisaient leurs gros titres de quelque incident de frontière porté à l'attention de la Commission. Quant à son Commandant dont j'ai depuis oublié le nom, c'était un général américain dont la compétence était à la hauteur des responsabilités qu'il avait à assumer. Du moins c'est ce qui se disait et ce qui s'écrivait. Et puisque son nom a déserté ma mémoire, ne m'en veuillez pas si, dans ce qui suit, je le désigne tout simplement par " Le Général ".

Tout en me frayant un chemin parmi la foule, je me demandais ce qu'une telle personnalité pouvait bien avoir à faire avec un obscur expert des Nations Unies. Pour être tout à fait franc, j'étais intimidé. J'apercevais maintenant sa haute silhouette, facilement reconnaissable tant elle apparaissait fréquemment dans la presse locale. À peine présenté, je sus ce qui me valait l'honneur d'être là. Et puisqu'il s'agit d'un militaire, autant utiliser le vocabulaire de la profession. L'attaque fut franche et brutale.

" Alors c'est vous qui bombardez la Jordanie et qui me créez des ennuis ".

<sup>1</sup> M. Gallaway, un Canadien. À l'époque, il constituait la totalité du service. Certains Anciens se souviendront peut-être qu'à l'époque, la totalité de l'OMM tenait dans un baraquement en bois. Quel changement depuis !

<sup>2</sup> Traduction de " Truce Commission ", truce dont la signification donnée par les dictionnaires est le plus couramment " trêve ", a été généralement traduit dans cette expression par armistice. On peut cependant encore trouver dans certains textes circulant sur Internet " commission de la trêve " pour " Truce Commission ".

Heureusement une certaine bonhomie du visage atténuait la rugosité du propos. C'est alors que j'appris que l'une des sondes que nous avions lancées était tombée en Jordanie, ce qui avait valu à la Commission d'Armistice de recevoir une plainte qui la laissait quelque peu perplexe. On y parlait d'une arme nouvelle et extrêmement dangereuse dont l'utilisation, en tout état de cause, constituait une grave atteinte aux accords d'armistice. En bref, j'allais devoir m'expliquer sur la dangerosité de l'objet mystérieux et prendre rapidement toute disposition pour que " l'incident " ne se renouvelle pas.

De météorologie, il n'en avait été question ni dans la plainte déposée, ni dans les propos du Général. Que la plainte fut muette sur ce sujet n'était pas fait pour me surprendre mais, s'agissant du Général, j'avais beaucoup de mal à imaginer qu'il n'avait pas été informé par les enquêteurs qu'il avait dépêchés sur le lieu du " crime ", de la vraie nature de l'objet mystérieux. Je commençais à le soupçonner de s'amuser à mes dépens. Après tout, je n'étais peut-être pas le seul à s'ennuyer dans cette réception.

Je n'eus, en tout cas, aucun mal à le persuader que l'inquiétant objet n'était rien d'autre qu'un équipement météorologique éminemment pacifique dont le lancer avait été effectué en application d'une réglementation de l'Organisation Météorologique Mondiale. Pour être complet, j'ajoutai que les données qu'il fournissait étaient mises à la disposition de l'ensemble de la communauté internationale ce qui incluait tous les états voisins d'Israël et en particulier la Jordanie.

Toutes choses qu'il reçut aisément. Je pensais qu'il n'y avait plus rien à dire sur le sujet et que " l'incident " était définitivement clos. Il me fallut cependant déchanter. Le Général souhaitait encore me poser deux questions.

J'avoue que la première sur " le rôle de la France dans cette affaire? " me désarçonna quelque peu. Je ne pus qu'avouer que je ne comprenais pas bien le sens de la question. C'est alors qu'il m'apprit qu'on avait découvert attaché à la sonde un document en français précisant qu'il s'agissait d'un équipement appartenant au gouvernement français et qu'il devait lui être retourné. Tout me parut alors lumineux. Tous les anciens radio-sondeurs auront eux aussi compris que l'étiquette en question n'était autre que l'étiquette de " récupération de la sonde " qui accompagne chaque sondage. Je jugeai cependant inutile de me lancer dans des explications trop complètes qui auraient pu devenir embarrassantes. Ce que le Général voulait savoir, c'est si, oui ou non, ce matériel appartenait au gouvernement français. Je me limitai donc à préciser que le matériel considéré était propriété exclusive du Gouvernement israélien et qu'il avait été acheté en France, par les Nations Unies, dans le cadre de son programme d'assistance technique. Cette explication fut apparemment suffisante, même si elle suscita immédiatement la deuxième question :

" Mais alors pourquoi Métox ? "

Manifestement, pour un militaire habitué à voir toute opération d'importance baptisée d'un sigle ou autre

acronyme, Métox pouvait intriguer et assez légitimement faire naître quelque suspicion de mystérieuse opération. En mon for intérieur, je maudissais notre fournisseur d'avoir cru utile d'assurer sa publicité en ornant chacune des boîtes des sondes livrées, d'un énorme " Métox " qui n'existait pas sur les sondes que nous utilisions dans nos stations.

Pour répondre à la question posée, je me contentai d'indiquer que Métox était le nom du fabricant des sondes auquel j'ajoutai toutefois, quelque peu excédé : " Comme vos services pourront aisément le vérifier auprès du service des achats de l'assistance technique des Nations Unies à New York qui a commandé le matériel considéré ".

Il n'y eut pas d'autres questions. Nous nous séparâmes, lui rejoignant la foule, moi me dirigeant vers la sortie. J'en avais assez vu et assez entendu de cette réception. Sur le chemin de mon hôtel, je me demandais si ma réponse à la dernière question posée avait réellement convaincu<sup>3</sup>. Je ne le saurai jamais. Comme je ne saurai jamais si tout l'entretien n'avait été pour le Général qu'une sorte de divertissement et si, tout au long de celui-ci, il ne s'était pas amusé, comme on dit en anglais, à " me tirer la jambe<sup>4</sup> ". Une chose bien réelle, cependant, me tracassait. Qui avait attaché cette maudite étiquette à la sonde. À ma grande surprise, en déballant le matériel, j'avais bien trouvé un paquet de ces étiquettes, ce qui m'avait fait sourire. J'avais immédiatement songé à le détruire, mais, c'était ne pas connaître la rigidité de l'administration israélienne : le paquet avait déjà été entré dans la comptabilité matière et le détruire était tout à fait impensable. Alors, je m'étais contenté de le mettre dans un placard après avoir expliqué à tout le monde qu'il ne devait pas en sortir. Et pourtant, il me fallait accepter l'évidence : au moins une étiquette en était sortie. J'avais bien une petite idée, mais il me faudrait attendre le lendemain matin pour la vérifier.

Le lendemain matin, je sus rapidement que le coupable n'était autre que le Docteur Neimann<sup>5</sup>, le responsable israélien de la station. Allemand de formation, donc très méthodique et rigoureux, il n'avait pas compris pourquoi nous n'utilisions pas les étiquettes dont il disposait. Et comme ses connaissances en Français étaient fragmentaires, c'est sans malice qu'il équipait depuis quelques jours les sondes lancées par la station, d'un texte tout à fait inapproprié. Je n'eus aucun mal à le persuader d'abandonner cette pratique. Le paquet d'étiquettes fut rangé dans un endroit supposé inaccessible et il fut convenu de laisser à la Direction du Service le soin de décider de l'utilité ou non de substituer aux étiquettes de langue française des étiquettes rédigées en hébreu et, pourquoi pas, également en arabe. Je quittai Israël avant qu'une décision fût prise sur le sujet. Je

<sup>3</sup> Mon interlocuteur avait peut-être entendu parler des ballons qui avaient été utilisés pour lancer des tracts sur le territoire ennemi. Alors MÉTOX, INTOX, allez savoir.

<sup>4</sup> To pull somebody's leg = faire marcher quelqu'un ou monter un bateau à quelqu'un ; chacun choisira.

<sup>5</sup> Orthographe non garantie. Le nom même n'est pas absolument certain. Neimann, Niemann après cinquante ans, quelle importance !

subodore néanmoins que les sondes s'envolent dans le ciel d'Israël allégées de toute étiquette.

L'incident était définitivement clos et il n'y eut plus aucune intervention de la Commission d'Armistice. Je n'en avais cependant pas terminé avec les difficultés linguistiques.

Il faut dire que la station, dans son état du moment, ressemblait quelque peu à une mini tour de Babel. Les cours se faisaient en anglais, puis étaient traduits en hébreu, un certain nombre d'élèves, authentiques Sabras<sup>6</sup>, ne pratiquant pas d'autres langues que l'hébreu. L'allemand était également couramment employé par trois ou quatre personnes dont le Dr Neimann avec qui, il m'arrivait d'échanger quelques mots en français ou en allemand. Un mélange un peu hétéroclite qui fonctionnait, malgré tout, pas trop mal.

Il arrivait cependant parfois qu'un mot posât problème. Alors chacun sortait toutes les armes dont il disposait. Cela conduisait à des échanges complexes qui nous faisaient, d'abord, quitter l'anglais sur lequel nous avions butté, pour essayer de trouver une solution s'appuyant sur le français que j'ai déjà qualifié de fragmentaire du Dr Neimann et sur mes réminiscences de cinq années lycéennes<sup>7</sup> de langue allemande.

Ce jour là, faiblesse de mon anglais, insuffisance de celui du Dr Neimann, un mot que j'ai oublié depuis, nous résista. Le français ne permit pas de trouver la solution et la traduction en hébreu restait, bien entendu, en panne. La chance voulut que, du fond de ma mémoire, surgisse le mot allemand que je croyais bon et je pensais, enfin, avoir trouvé la solution. Je dus rapidement déchanter. Le Dr Neimann restait hermétique à ma suggestion. Après plusieurs essais infructueux, soupçonnant la qualité de ma prononciation, je me décidai à tenter l'écriture et je passai à celui-ci une feuille de papier sur laquelle j'avais écrit le mot rétif... Il blémit et resta silencieux, le regard fixe, comme pétrifié. Je le regardai, étonné, me demandant quelle ineptie j'avais bien pu écrire pour justifier une telle réaction. Le silence se prolongeant, je crus, pendant un instant, à un malaise de mon interlocuteur. Je fus vite détrompé. Ce fut d'une voix tranchant avec le ton amical sur lequel s'étaient toujours déroulés jusqu'ici nos entretiens, qu'il me demanda :

“ Pourquoi nous avoir caché que vous parliez l'allemand couramment ? ”.

C'était à mon tour d'être pétrifié. Quelle était la raison de cette agressivité ? Le mot que j'avais écrit, sauf erreur grossière de ma part, ne pouvait expliquer pareille suspicion. Je ne comprenais toujours pas. Par contre, ce qui m'apparaissait clairement, c'est qu'il était urgent pour moi de démontrer à mon interlocuteur que mon allemand était ce que j'avais toujours dit et

qu'il ne me permettait en aucune manière de comprendre les conversations tenues, dans cette langue, devant moi. A l'époque, pour des raisons évidentes liées à la situation difficile du pays (voir encadré ci-dessous), l'espionnisme régnait à tous les niveaux et cacher que l'on comprend une langue d'un usage courant dans le pays, était une faute grave. J'expliquai une nouvelle fois les limites de mon savoir, sans réussir à convaincre. Le regard de mon interlocuteur devenait de plus en plus accusateur et c'est sur un ton toujours aussi provoquant qu'il me dit :

“ Et ça, qu'est-ce que c'est ? ”

Ça, c'était le petit papier que je lui avais remis et qu'il me tendait. Je le regardais, toujours sans comprendre. Le mot que j'y avais écrit ne me paraissait masquer ni injure, ni insulte ou autre dérapage fâcheux. Je demandai cependant :

“ C'est le mot qui vous dérange ? ”

“ Non, ce n'est pas le mot qui me dérange, mais l'écriture, seuls les lettrés et quelques spécialistes de la langue savent encore écrire comme vous l'avez fait. ” J'avais écrit le plus naturellement et le plus innocemment du monde en gothique, comme je l'avais toujours fait depuis que j'avais commencé l'allemand en classe de quatrième. J'éclatai de rire et j'expliquai que dans les lycées français, la première chose que l'on apprenait quand on commençait l'allemand, c'était l'écriture gothique qu'il nous fallait, ensuite, utiliser dans la rédaction de tous nos devoirs. C'était maintenant au Dr Neimann de me regarder d'un air quelque peu ahuri. Je crus bon d'ajouter que ce n'est pas parce qu'on écrit couramment “ l'allemand ” qu'on le parle et le comprend couramment.

L'atmosphère petit à petit se détendit. Pourtant, aujourd'hui encore, je ne suis pas absolument certain d'avoir complètement convaincu. Pendant les quelques jours qui suivirent j'eus l'impression que l'on parlait de moins en moins allemand autour de moi.

• Henri Treussart •

*En 1955 Israël était un tout jeune État. Il venait d'avoir tout juste 7 ans. Sa naissance s'était faite dans la douleur.*

*D'abord, au niveau diplomatique : la résolution 181 des Nations-Unies qui a créé le nouvel état ne fut votée, le 29 novembre 1947, qu'avec 33 voix « pour » dont celles des États-Unis, de l'URSS et de la France, 13 voix « contre » et 10 « abstentions » dont celle de la Grande-Bretagne (la majorité des 2/3 était requise). En fait, l'État ne sera créé que le 14 mai 1948.*

*Ensuite, sur le plan militaire, avec la première guerre israélo-arabe de 1948-1949. En 1955, malgré la situation d'armistice, la situation restait précaire. La trêve était extrêmement fragile et les plaintes présentées à la Commission d'armistice étaient nombreuses. Pratiquement toute la population d'Israël était mobilisée ou susceptible d'être mobilisée à la moindre alerte. Des règles de sécurité extrêmement strictes étaient appliquées presque partout.*

*Un an plus tard, la deuxième guerre israélo-arabe éclatait.*

<sup>6/</sup> Mot qui désigne les Israéliens nés sur le territoire d'Israël par opposition aux immigrants récemment arrivés en Israël. À l'époque, les Sabras étaient relativement peu nombreux. La majorité d'entre eux étaient nés dans des kibboutz. Il était courant d'associer à leur nom, celui du kibboutz où ils avaient vu le jour. Les Sabras avaient la réputation d'être courageux, dynamiques et... quelque peu turbulents.

<sup>7/</sup> Pendant ces cinq années, je ne fus pas un élève particulièrement mauvais, mais ma pratique autre que livresque de la langue avait été limitée à “ Ich bin ein schuller ” (je suis un élève) que je prononçais deux fois par jour, à l'attention de la sentinelle postée à l'entrée du lycée dans lequel les militaires allemands nous avaient laissé la disposition de trois classes